



# L'ours rouge

*Un Orso Rojo*  
de Adrian Caetano

## Fiche technique

Argentine - 2002 - 1h34

Réalisateur :  
**Adrian Caetano**

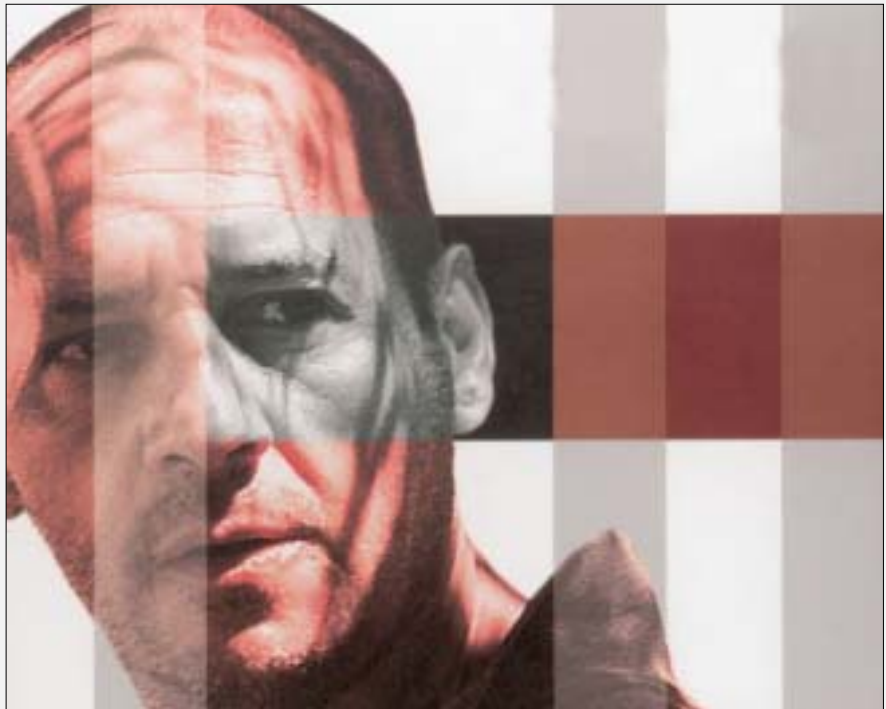
Scénario :  
**Adrian Caetano**  
**Graciela Speranza**

Image :  
**Jorje Guillermo**

Montage :  
**Santiago Ricci**

Musique :  
**Diego Grimblat**

Interprètes :  
**Julio Chavez**  
(El Oso)  
**Soledad Villamil**  
(Natalia)  
**Agostina Iago**  
(Alicia)  
**Luis Machín**  
(Sergio)  
**René Lavand**  
(le Turc)



## Résumé

Une fête de famille, premier anniversaire du bébé. Le père empoigne sa veste. "Où vas-tu ?" s'inquiète sa femme. Un peu plus tard, le même jour, ailleurs, un braquage tourne mal, très mal.

Sept ans passent. El Oso (l'Ours), taulard massif et laconique, est mis en liberté conditionnelle. Personne ne l'attend à la sortie. La fillette dont le prénom, Alicia, orne le bras droit du truand, tatoué dans un énorme cœur, le reconnaît à peine. Et Natalia, sa femme, vit avec un autre....

## Critique

Adrian Caetano baigne son film noir dans un contexte dévasté, celui de l'Argentine d'aujourd'hui. Un monde où se mêlent plusieurs codes du polar contemporain (bar louche et enfumé où règne un vieux caïd retors et fusillades à la Tarantino) et les ravages de la crise économique (chômage, expulsions, insécurité...).

Plus "classique" que **Bolivia**, son film précédent, huis clos en noir et blanc dans un bar crasseux de Buenos Aires, **L'Ours rouge** affiche pourtant le même pessimisme social, la même fatalité poisseuse. Par petites touches, le cinéaste dessine aussi l'amour d'un homme pour son enfant perdue, l'impérieuse, douloureuse nécessité de "réparer", de rassembler les miettes d'une vie brisée. Un court trajet en voiture, une peluche (l'"ours rouge") offerte à la sauvette, une humiliation policière...

Cécile Mury  
*Télérama n° 2772 - 1er mars 2003*

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

**Un Oso Rojo** est le troisième film d'Adrian Caetano, et le premier à trouver en France une distribution digne de ce nom. Ses deux précédents opus (**Pizza, Birra, Faso** et **Bolivia**) ne s'étant fait connaître que d'une poignée d'aficionados, ceux qui guettaient, il y a quatre ans déjà, le réveil d'un nouveau cinéma d'Amérique du Sud, à travers un circuit aujourd'hui bien connu qui va de San Sebastian à Mar del Plata, de Buenos Aires à Rotterdam. En passant par Cannes, où la Quinzaine des réalisateurs l'avait accueilli, le film nous avait séduit. Sans pour autant tomber dans le panneau du moment où «tout film gagne à être argentin» tant il saute aux yeux que la manière de Caetano n'a que peu à voir avec les trouées modernistes d'un Pablo Trapero, d'une Lucrecia Martel ou de Diego Lerman (**Tan de Repente**). Ses façons sont plus rustres, s'embarassent moins de ruptures, et revendiquent implicitement un amour inconditionnel pour la forme hollywoodienne, le cinéma de genre filmé à hauteur d'homme (on pense à Hawks, comme tout le monde).

A s'en tenir à ce seul **Ours rouge**, le cinéma d'Adrian Caetano repose avant tout sur l'acteur. L'acteur comme socle, mais encore l'acteur comme cible à toutes ces attaques que l'enchaînement des séquences entend lui faire endurer. A ce jeu-là, du résistera-résistera pas, l'ours Julio Chavez porte en lui une énergie du désespoir qui force le respect. Il est à la fois tout de maladresse et d'invincibilité. Le personnage idéal de l'Argentine 2003...

Sorti de prison à la suite d'un vol à main armée merdeux qui avait eu la mauvaise idée de finir dans le sang, El Oso (comme on le surnomme) entend reconquérir sa petite fille et sa femme, désormais à la colle avec un minable professionnel. (...)

Il y a un bail, mine de rien, que le cinéma n'avait pas joué à ce point de délectation avec la malédiction, le pétrin, la poisse. C'est aussi là qu'on voit combien

il aurait été facile, pour un mauvais réalisateur, de se ranger du côté des rieurs, prendre son Ours en moquerie, l'essorer jusqu'au dernier coup bas. Caetano nous intéresse précisément parce qu'il fait l'inverse. Il continue à croire en son personnage, à l'accompagner partout où il va. Il y a presque, dans leur partenariat, dans leur complicité, une forme de plaisir équivoque : **L'Ours rouge** se lasse vite de compter les points. Par contre, le film se prélassse en tenant un cap peu commun : le déterminisme béat de son ogre de héros le pousse vers les emmerdes, dans la *mierda*, avec une volonté d'acier, parce qu'il n'y a souvent rien d'autre à faire, parce que ça occupe, parce qu'à ce jeu-là, bras de fer, un jour, les emmerdes pourraient bien perdre, et, du coup, le lâcher définitivement pour aller s'acharner sur un autre.

Il fallait une carrure pour jouer l'idiot, pas une caricature : Julio Chavez est idéal, bon piche, genre de Bruce Willis-Vin Diesel à la sauce hispanique : armoire à glace ahurie, moitié en peluche moitié en muscle, toujours un gri-gri à portée de main (un petit ours rouge en porte-clé, ça pose son homme), parfois un flingue, mais plus régressif en fin de compte qu'agressif. Gare ! L'incapable pourrait bien se révéler, au moment du duel final époustouflant, le héros insoupçonné de toute une nation ruinée (le film s'est tourné en pleine émeute de décembre 2001). Une balle, sinon rien. Viva la muerte.

Philippe Azoury  
Libération 26 février 2003

Troisième long métrage d'un jeune réalisateur uruguayen installé en Argentine, **L'Ours rouge** confirme un talent déjà remarqué tout en surprenant par une capacité à jouer sans y succomber complètement avec les conventions d'un cinéma de genre. Après une brève scène de famille (un anniversaire) saisie en caméra portée, un homme quitte sa femme et sa petite fille, encore bébé, pour un mystérieux rendez-vous. Le plan suivant le saisit au cœur d'une fusillade avec des policiers, scène impromptue et brutale qui laisse deviner un hold-up raté. L'homme se retrouve en effet en prison pour de nombreuses années. Lorsqu'il en sort, sa femme a refait sa vie avec un autre mais il obtient de celle-ci l'autorisation de revoir de temps en temps sa fille.

Commence alors une danse étrange et incertaine au cours de laquelle le repris de justice, surnommé El Oso dans le milieu, surveille son ancienne famille et découvre sans pouvoir immédiatement intervenir la précarité de ses conditions d'existence. La grande qualité du film d'Adrian Caetano réside alors dans la façon dont est suspendu tout événement susceptible de caler le scénario sur des rails un peu trop prévisibles. Pendant longtemps, tout semble possible à qui garderait en mémoire le souvenir de tant de films débutant sur de telles prémisses. L'ex-truand va-t-il succomber à la tentation de la récidive ? Se réinsérer ? Enlever sa fille ? Faire un mauvais sort au compagnon de sa femme, un joueur compulsif et minable dont la passion a fait basculer le ménage dans la gêne ?

Dans cette incertitude, le récit semble alors prendre son temps et s'attacher, avec une pure économie d'effets, à la relation qui s'établit progressivement entre l'homme et sa fille, à la tentative par celui-ci d'appivoiser celle-là. L'inquiétude que le spectateur ressent devant ce calme forcément fragile est accentué par le personnage d'El Oso. De l'impressionnant acteur qui incarne le

rôle, Julio Chavez, émane non seulement une opacité effrayante des sentiments mais aussi une sensation de brutalité rentrée, de violence retenue, qui leste tout le film d'un poids inattendu et angoissant.

Retenu pendant longtemps, le récit se dénoue dans un double mouvement. Il y a d'abord la violence d'un autre hold-up, mais une violence sèche, remarquablement réaliste, dénuée de cette emphase dont le cinéma hollywoodien a gavé le spectateur contemporain. Il y a enfin une forme inattendue de renoncement qui dévoile le parcours du personnage comme un itinéraire moral.

Jean-François Rauger  
*Le Monde 26 février 2003*

Le cinéma argentin n'en finit décidément pas d'offrir de bonnes nouvelles. À l'instar de ses talentueux confrères (Carlos Sorin, Pablo Trapero, Lucrecia Martel...), Adrian Caetano, réalisateur trentenaire dont c'est ici le troisième film, prend soin d'inscrire sa fiction dans un contexte social et politique reflétant la crise identitaire traversée actuellement par son pays.

Libéré de prison, le dénommé El Oso cherche à retrouver à la fois ses anciens complices malfrats, qui ne se sont jamais acquittés de leurs dettes, et sa famille qui a refait sa vie. Contraint par les circonstances de renouer avec ses activités lucratives mais illégales, El Oso assiste, impuissant, à la désagrégation de tous ses repères. Le scénario se réfère de toute évidence au film noir, et le héros, rictus sévère et cigarette scotchée aux lèvres, semble avoir déjà été vu cent fois dans l'histoire du cinéma. L'essentiel réside toutefois dans les marges du récit, dans ses faux temps morts où Caetano s'efforce, par petites touches, de mettre en scène l'existence morose de ses personnages. Fermement réalisé, **L'Ours rouge** ne cesse de gagner en intensité, et la scène du

second hold-up (en montage alterné avec une fête scolaire où des gamins entonnent l'hymne Argentin) est une réussite notable. (...)

Olivier De Bruyn  
*Positif n°503*

## Regard sur le cinéma argentin

Ils s'appellent Lucrecia Martel, Daniel Burman, Adrián Caetano, Diego Lerman... Toute une génération de réalisateurs inventifs et débrouillards, crise argentine oblige. Leurs films réalistes parlent de paumés dans un système qui vacille.

C'est une petite troupe, presque une cinquième colonne, disséminée aux quatre coins de l'Europe cinéphile, là où les films sont montrés, mais aussi où on les aide - foires aux projets, bourses à l'écriture, forums de coproductions, etc. Ceux qui la composent sont très jeunes, à peine la trentaine. Ils sont un jour au festival *Les Trois Continents* de Nantes, bobines en bandoulière, le lendemain au *CineMart* de Rotterdam, scénarios sous le bras. Le printemps à Cannes, l'automne à Venise. Moins «jet-setters», cependant, qu'étudiants voyageurs, physique et décontraction à l'avenant. Ils se séparent, se retrouvent, échangent entre deux avions des nouvelles du pays.

Interrogés séparément, les jeunes cinéastes argentins mettent en avant leur individualisme pour échapper à l'étiquette, jugée encombrante, de «nouvelle vague» - «La seule chose que nous ayons en commun, c'est le culot de vouloir faire des films, envers et contre tout», remarque Diego Lerman, réalisateur de l'excellent **Tan de repente** et benjamin de l'escouade avec ses 26 ans. Mais pour aucun autre «jeune cinéma en marche» - on a successivement salué l'essor de Taiwan, de l'Iran ou de l'Asie ex-soviétique... -, l'effet «bande» n'avait joué de façon aussi forte. La solidarité est effective : un réalisateur argentin ne perd jamais l'occasion de

signaler le travail d'un copain, croisé à la fac ou rencontré dans un ciné-club. Travail auquel, à un poste ou à un autre, il a bien souvent collaboré.

Car un film argentin en cache toujours un autre. Depuis le début de l'année, les sorties françaises rattrapent tant bien que mal l'avalanche constatée dans les festivals : après **Tan de repente**, déjà cité, et **L'Ours rouge**, polar d'Adrián Caetano, voici, à la queue leu leu, **Historias mínimas**, du «vétérain» Carlos Sorin, puis, **Toutes les hôtesses de l'air vont au paradis**, de Daniel Burman, suivi de **El Bonaerense**, du prometteur Pablo Trapero. Il y a quelques semaines, un article de l'hebdomadaire anglais *Screen international* recensait pour 2002 plus de cent cinquante films argentins à divers stades de fabrication. Autant qu'en France ? Le chiffre paraissait exagéré aux yeux de beaucoup, mais il prenait en compte les innombrables micro-projets mis en route avec une poignée de pesos - un budget qui satisferait à peine un court métrage français. «Beaucoup de ces films ne seront jamais terminés», prophétise Diego Lerman.

Que beaucoup d'entre eux voient le jour, et finissent même par circuler internationalement, fait figure de paradoxe dans un pays où manque l'essentiel. «Cela pose une question morale difficile à résoudre», précise Santiago Loza, dont le premier film, **Extraño**, vient d'être primé à Rotterdam, et qui est l'un des deux réalisateurs argentins accueillis à Paris en «résidence» par la Cinéfondation du festival de Cannes. «Comment justifier de dépenser tant d'énergie à faire du cinéma alors que dans mon pays, tous les jours, des enfants meurent de faim ? A chacun de se débrouiller avec ça...» Dans l'ensemble, ils se débrouillent, merci. La crise économique a connu son apogée avec les émeutes de décembre 2001, mais elle existait depuis plusieurs années et elle a eu comme effet inattendu de précipiter les jeunes... dans les

écoles de cinéma, qui se sont multipliées.

"Il y a actuellement en Argentine près de quinze mille étudiants en cinéma", explique Lita Stantic. Cette énergique quinquagénaire est la «marraine» officielle du jeune cinéma argentin. Productrice depuis plus de trente ans, elle met dorénavant son savoir-faire au service des débutants. Elle a ainsi produit Lucrecia Martel -- **La Ciénaga** est sans doute le premier grand film issu de cette nouvelle génération --, Adrián Caetano, Diego Lerman. «Le manque d'avenir dans les filières classiques a libéré les jeunes, poursuit-elle. Le marché du travail est exsangue, alors ils n'ont plus de scrupules à choisir ce qui leur plaît vraiment. De ce point de vue-là, la crise favorise la créativité.» Daniel Burman, 29 ans, quatre films, ajoute en souriant : «L'Argentine est le pays qui compte le plus d'étudiants en cinéma et le plus de psychanalystes par rapport à sa population !» Reflet d'une identité culturelle forte et sophistiquée, que ne possèdent pas le Chili ou l'Uruguay : tradition «borghésienne» du Porteño -- c'est ainsi qu'on appelle l'habitant de Buenos Aires --, ami des arts et porté vers l'autoanalyse, donc mûr pour le cinéma d'auteur...

A cet engouement s'est ajouté un système de subventions qui date du milieu des années 90. La plupart des cinéastes le jugent corrompu et inefficace - à l'heure où le peso n'en finit pas de plonger sur le marché des devises. Mais il a constitué le socle sur lequel se sont appuyés les jeunes cinéastes. En 1998, **Pizza, birra y faso** (littéralement, **Pizza, bière et clopes**, inédit en France), réalisé à quatre mains par Adrián Caetano et Bruno Stagnaro, fait figure de mini-événement local et de film fondateur du mouvement. En décrivant le quotidien système D d'un quatuor de jeunes délinquants, incapables de voir plus loin que les plaisirs quotidiens promis par le titre -- et souvent impuissants à les satisfaire --, Caetano et son coréa-

lisateur définissent une esthétique réaliste et urbaine. Filmer des individus en marge du système est ainsi devenu une ligne de force du nouveau cinéma argentin.

Le système vacille tellement, de toute façon, que la marge devient la norme. De loin, ils sont tous paumés, tous cousins : l'ouvrier au chômage de **Mundo grúa**, de Pablo Traperero, la petite-fille d'anar italien qui rêve de ses racines dans **Un día de suerte**, de Sandra Gugliotta, les deux lesbiennes en quête d'amour de **Tan de repente**. Et quand on quitte la grand-ville, c'est pour l'évoquer par défaut : dans **La Libertad**, de Lisandro Alonso, le quotidien d'un bûcheron de la Pampa renvoie paradoxalement à des réflexions sur l'aliénation par le travail et la vie urbaine. «Nos films manifestent tous un désir d'authenticité, un intérêt pour les vraies gens que ne manifestaient pas nos aînés», lance le cinéaste, 28 ans, le plus dandy du lot -- seul Adrián Caetano, né à Montevideo, de l'autre côté du Río de la Plata, est d'origine sociale réellement modeste.

«Chacun fait le film qu'il veut faire, c'est la grande caractéristique de cette génération. Il n'y a pas de volonté de groupe, pas de véritable unité esthétique, mais des choses en commun, comme cette tendance générale au réalisme.» Celui qui parle est un bon observateur, puisqu'il est l'aîné de tous : Carlos Sorin a 58 ans, et seulement trois films à son actif. Le succès de **La Película del rey**, en 1985, Lion d'argent à Venise, lui avait permis de financer un projet plus ambitieux, **Eversmile New Jersey**, en 1989, avec Daniel Day-Lewis. Bide total, et Sorin, meurtri, part se consoler dans la pub. Jusqu'à ce que le bouillonnement du «jeune» cinéma argentin le sorte de sa retraite dorée, le convainquant que «la crise a des effets bénéfiques inattendus : elle favorise un cinéma artisanal, pauvre en argent, riche en idées». (...)

Aurélien Ferenczi  
Télérama n° 2776 - 29 mars 2003

## Le réalisateur

Du réalisateur Israel Adrian Caetano, on a découvert l'année dernière à Cannes **Bolivia**, un surprenant « petit film » en noir et blanc. Avec **L'Ours rouge**, Israel Adrian Caetano revient à un cinéma plus classique, au film de genre, un polar dont le héros a des allures de Bruce Willis. Mais les apparences sont trompeuses. Si Oso a par moments des mimiques et des ressemblances avec le héros de bien des films d'action hollywoodiens (**L'Ours rouge** du titre, c'est lui), il a aussi un «cœur gros comme ça» et n'oublie pas pour autant qu'il a une femme et une petite fille, même s'il lui faut maintenant faire face à un rival... Cette tentative de retour à une vie normale est le principal sujet du film, même si le cow-boy solitaire urbain finira quand même par dégainer à nouveau dans deux séquences mémorables, le hold-up (faire attention à l'accompagnement musical...) et le règlement de comptes (digne de certains John Woo)....

Philippe Descottes  
[www.mcinema.fr](http://www.mcinema.fr)

## Filmographie

<b>Pizza, Birra, Faso</b>	1985
<b>Bolivia</b>	2001
<b>Un Oso Rojo</b>	2002

### Documents disponibles au France

Revue de presse  
Positif n°503  
Fiches du Cinéma n°1690

Pour plus de renseignements :  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)